

Amours et mariage chez les Amérindiens

Constance Robertson

Numéro 55, automne 1998

« Tomber en amour! »

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/7909ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

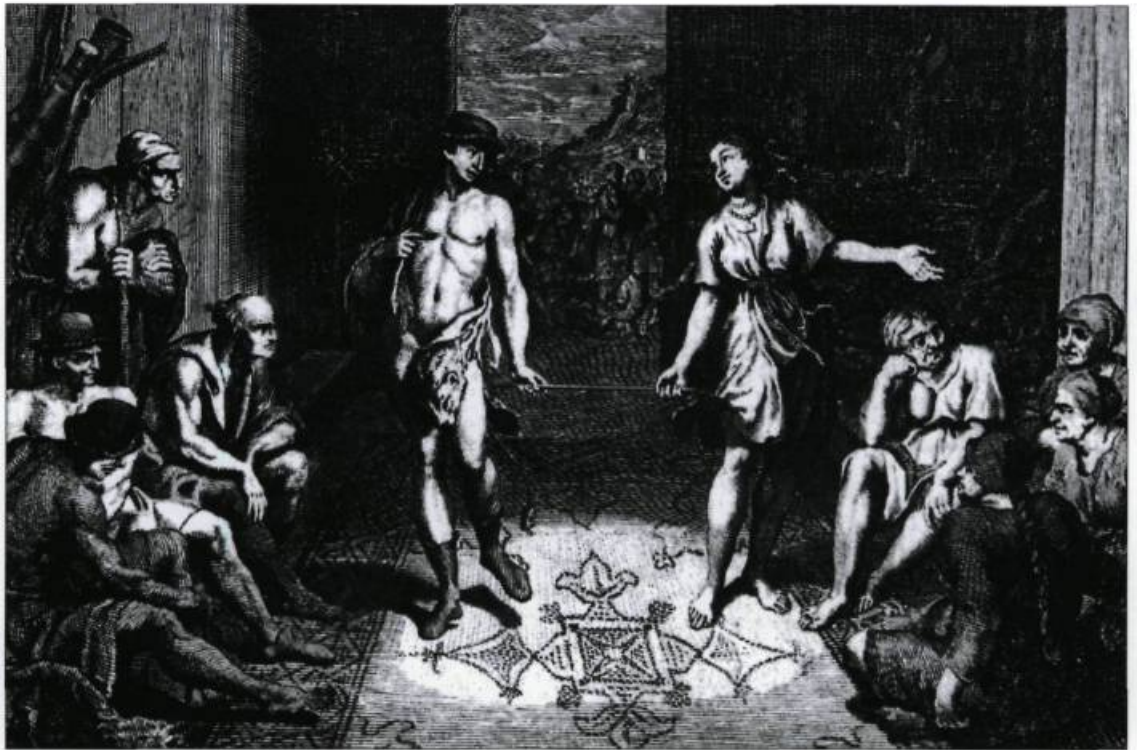
1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Robertson, C. (1998). Amours et mariage chez les Amérindiens. *Cap-aux-Diamants*, (55), 26–28.

«Cérémonie nuptiale du Canada». Gravure de B. Picart dans Joseph-François Lafitau. *Mœurs des sauvages américains* (...) 2 vol., Paris, 1724. (Collection privée).



Amours et mariage chez les Amérindiens

PAR CONSTANCE ROBERTSON

Sur Internet, Lorraine écrit à Jimmy :
«Oui, tu sais, je t'aime! Depuis que tu es dans ma vie, celle-ci a pris une toute autre couleur.»
«Moi aussi, répond Jimmy, je n'ai jamais aimé quelqu'un autant que toi!»

Cette conversation se déroule entre un homme et une femme séparés par des milliers de kilomètres. Elle vit au Canada et lui en Australie. Elle est Autochtone et il est Australien. Étrange, diront certains. Incroyable, diront d'autres. Pourtant, dans ce monde informatisé, dans ce monde de télécommunication, l'amour se rencontre à la croisée des chemins ou encore de l'autoroute informatique.

Comment se vivaient les relations amoureuses dans les populations amérindiennes au début du XVII^e siècle? Même si les nations autochtones font l'objet de nombreuses recherches, la question du mariage et des amours a été peu explorée. Devant l'impossibilité de généraliser,

puisque chaque groupe linguistique avait ses propres coutumes, on peut tout de même dire que les relations amoureuses qui se nouaient entre hommes et femmes, à cette époque, étaient faites tout simplement. Souvent les deux partenaires se connaissaient et la chose était vite bâclée, la jeune fille déménageant dans le wigwam construit par son futur époux.

Qu'en est-il maintenant des relations amoureuses entre groupes culturels différents? Comme le rapporte Sylvia Van Kirk dans son livre intitulé *Many Tender Ties*, lors des premiers contacts entre les Européens et les Amérindiens, le choc culturel fut très important et à plusieurs niveaux. La liberté et la place qu'occupait la femme amérindienne dans sa société n'avaient rien en commun avec celle des femmes européennes de l'époque. Leur connaissance du milieu, de l'environnement, de la chasse et de la survie en forêt furent de plus en plus recherchées par beaucoup d'hommes.

Malgré tous les interdits en ce qui concerne les liaisons entre les hommes français et les fem-

mes indiennes, celles-ci devinrent de plus en plus fréquentes, étant donné le peu de femmes européennes qui risquaient le voyage dans ces contrées lointaines. Au cours du XVIII^e siècle, la forme de mariage à «la mode du pays» était coutume courante, comme le mentionne Longtrail Snowbird : «*The act of joining in marriage held no great religious meaning to most Indian tribes. Going to bed with a man usually implied that she had become his wife.*»

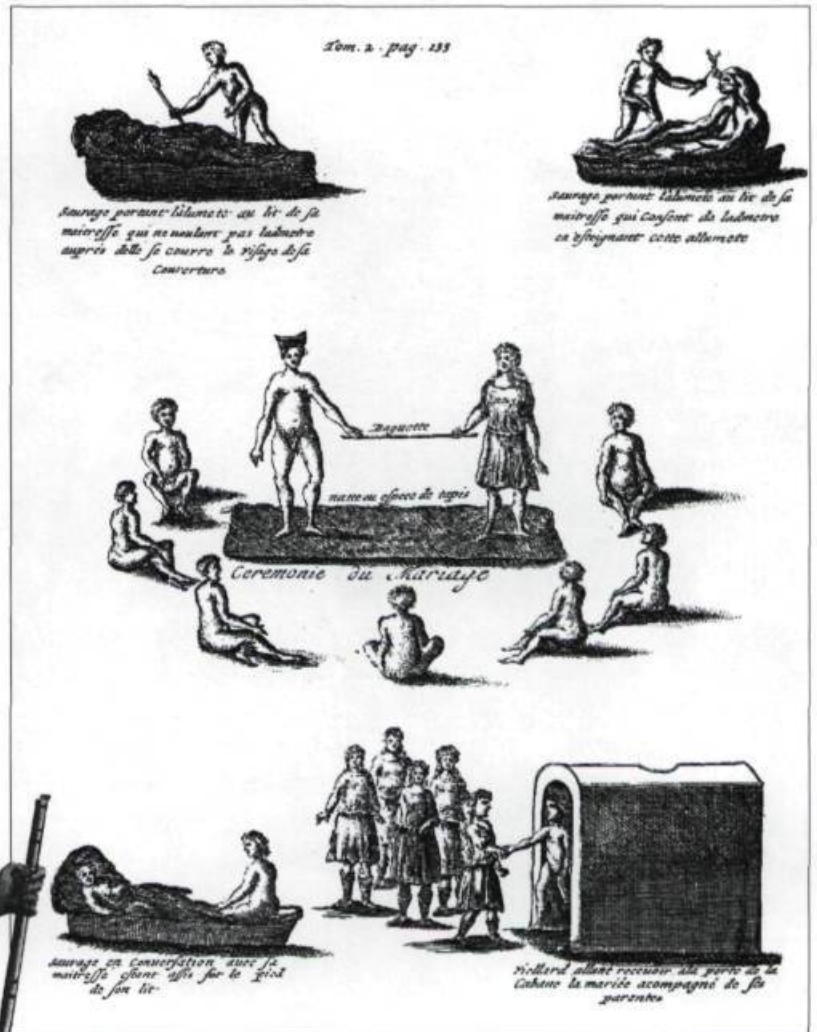
Le mariage pouvait durer aussi longtemps que le commerçant vivait au pays ou durant toute sa vie s'il le voulait. Et de plus en plus d'hommes choisissaient de faire durer cette forme d'union. Les enfants nés de ces mariages étaient considérés comme Indiens, lorsqu'ils s'assimilaient aux Indiens, ou bien comme Européens, s'ils recevaient une éducation européenne.

Le genre de vie que les Français ou les Anglais auront avec leur épouse autochtone dépendra du style de vie, mais aussi de la place qu'occupait le mari. «*Was he an Englishman, or Frenchman or American? Was he a bourgeois of a lowly engage? Did he have an education or was he illiterate, a gentleman or not?*»



«Homme et femme iroquois». Gravure de Mixelle d'après une illustration de Grasset Saint-Sauveur, 1801. (Collection privée).

Ainsi, les coureurs des bois français s'installaient la plupart du temps avec leurs femmes au sein des villages autochtones ou des postes de traite. On rapporte que les Français s'adaptaient assez bien au mode de vie de la tribu de sa femme, jusqu'à parler la langue de cette tribu et à l'accompagner au cours de ses différentes expéditions.



Les Anglais, plus réputés pour leur difficulté à s'adapter au mode de vie des Amérindiens (moins aimés que les Français), séduisirent beaucoup de femmes amérindiennes surtout avec les articles troqués contre des fourrures ou encore donnés comme cadeaux pour obtenir une femme amérindienne. Cependant, dans un cas comme dans l'autre, une femme amérindienne qui mariait un des ces hommes obtenait un statut plus élevé au sein de sa communauté.

On verra qu'à travers le temps, les idylles qui se nouent entre partenaires de cultures différentes seront de plus en plus réprimées. Comme le mentionne Serge Gagnon dans *Mariage et famille au temps de Papineau* : «En 1826, Jean-Baptiste Roupe, missionnaire à Oka depuis 1813, croit bon de dresser un mémoire qui, bien qu'il ne fasse pas l'unanimité parmi les prêtres, convainc

«Amours et mariages des Sauvages». Gravure tirée de *Mémoires de l'Amérique septentrionale* (...) de Mr Le Baron de La Hontan. Amsterdam, 1705, tome 2, p. 133. (Collection privée).



«Joseph Courtois et Anna Desbiens, 1908». (Collection du Musée amérindien de Mashteuiatsh).



«David Courtois et Simone Bastien, 1927». (Collection du Musée amérindien de Mashteuiatsh).

l'évêque de Québec et le gouverneur du Bas-Canada qu'il faut éviter les mariages interraciaux.»

Ce débat prend de l'ampleur lorsqu'une Blanche projette de se marier avec un Amérindien. Pour les prêtres de l'époque, les dangers d'un tel mariage sont d'une part de mettre en péril la cohésion sociale amérindienne, et d'autre part la difficulté d'une telle union : «Ce mariage est et ne peut qu'être des plus mal assortis, la Canadienne ne sait pas un mot iroquois, le sauvage n'est guère plus avancé dans le français, la Canadienne ne connaît ni la nature, ni l'étendue des engagements qu'elle contracte dans une tribu sauvage.»

Les Canadiennes qui nouaient une telle idylle étaient perçues comme des jeunes filles sans retenue, sans instruction, fort équivoques du côté des mœurs, et elles encourageaient l'aversion de leurs parents par leur inconduite et leur indocilité. Ainsi, on constate que l'intolérance face aux unions entre partenaires de cultures différentes se renforce de plus en plus.

Étant donné le peu de recherches faites actuellement sur les relations amoureuses au sein des communautés amérindiennes, de nombreuses pistes s'offrent à nous. Par exemple, qu'en est-il du rôle et de la place des Canadiennes françaises ou anglaises qui ont épousé des Amérindiens? Ou encore, est-ce que les femmes amérindiennes qui ont épousé des non Amérindiens ont su transmettre à leurs enfants une partie de leurs richesses culturelles? ♦

Constance Robertson est sociologue.